

Albert V. Nikolla

Les rives de l'âme

(Chronique d'assassinats mafieux)



Préface

Albert Nikolla est né le 16 novembre 1968 en Albanie centrale (Mat). Il a fait ses études à l'Université de Tirana de 1990 à 1994. Etudiant brillant, il y a décroché un diplôme de professeur de littérature pour l'enseignement secondaire. Un autre diplôme obtenu en 1996 (l'Institut Danoise de Media) lui donnera l'accès au journalisme professionnel.

Dans un premier temps, il a travaillé pour le journal Koha Jonë pour ensuite entrer au journal Shekulli, où il est nommé responsable de la rubrique spéciale : Reportages-Investigations-Dossiers. Notamment pour traiter des affaires de trafic d'enfants et de femmes et d'autres dossiers ayant trait à la mafia. Il y publiera 400 dossiers d'investigations et de reportages.

Ecrivain né, Albert Nikolla a déjà quatre volumes de récits à son actif :

La Perte de Soi-même, Le Dernier Amant, Les Couleurs de la Folie et Jeu de Tulipes. Mais aussi plusieurs romans : **En recherche de Perpetum-Mobile, Week-end Sanglant, La Golgotha Rouge,**

Kanun, Le Génies et des assassins, La perte soi-même, sans oublier l'esse historico-philosophique avec des éléments critiques: « Le Voyage de Pélicans »

Tous ces écrits ont été publiés en Albanie. Obligé de quitter son pays, il vit à Bruxelles depuis l'année 2000.

Dans son dernier roman psychologique : « Les Rives de l'Âme », Albert Nikolla, nous entraîne dans les méandres de faits divers tels que : la pédophilie, la traite des êtres humains et la prostitution.

Ce livre, nous permettra de mieux comprendre le désarroi d'un peuple à l'avenir incertain et les dangers encourus par les journalistes de terrain. Tant par les agissements de certains personnages hauts placés que par l'influence omniprésente de la mafia. Cet écrit, d'une grande lucidité, souligne la révolte envers un système pourri par l'argent et toutes les dérives qu'il engendre.

La modestie, la magnanimité et l'humanité de l'auteur pourraient donner à réfléchir à beaucoup d'entre nous.

Chapeau bas ! Monsieur Nikolla.

Bernadette Herman

– écrivaine de la Saga du Grand Dédé

Anne Englebert

Critique de l'art moderne

Quand j'ai accepté d'écrire à propos du roman d'Albert, je savais que cette tâche comme toutes celles que j'accomplis, me prendrait beaucoup d'énergie et de temps, car j'essaie d'analyser à fond... or je ressentais déjà le grand épuisement de fin d'année académique...

Aujourd'hui, je ne regrette pas l'aventure !

Quoique... en parlant de mafia, on risque toujours un peu gros... où qu'on soit, non ?

J'ai bien le sentiment qu'elle existe chez nous dans la mesure où le service public n'en est plus un, qu'on ne peut « réussir » financièrement ou artistiquement qu'au travers de bonnes magouilles... C'est tout à fait déplorable mais nous n'en sommes pas encore au point de risquer notre vie en présentant « Les rives de l'âme ».

Je disais donc que je ne regrettais pas l'aventure...

D'abord, le livre m'avait semblé très accessible à tout un chacun, un peu comme un bon roman policier dont on n'arrive pas à sortir... tellement il vous tient en haleine... – c'est d'ailleurs ce que m'a confié une étudiante quand j'ai lu un passage à ma classe –

A la première lecture déjà, j'avais apprécié les métaphores nombreuses d'Albert et je souriais en l'entendant parler dans ma tête... (Lecture 1. pp. 84-85) mais en relisant sous ma loupe « structuraliste », j'ai découvert une construction très intéressante.

Dans ma démarche « structuraliste » (même si celle-ci a cédé le pas aujourd'hui à la « systémique » !!!, je trouve qu'elle offre toujours de bons outils à l'analyse), un grand besoin de précision s'impose pour tenter d'analyser le plus « objectivement » possible. Aussi je vais commencer par donner une signification tirée du « Petit Robert » aux mots « Chronique » et « Synopsis » utilisés, le premier dans le sous-titre, le deuxième dans le découpage même du roman.

Chronique : récit qui met en scène des personnages fictifs ou réels et évoque des faits authentiques – in Le nouveau Petit Robert 2008

Or il s'agit ici d'un roman dont les personnages sont fictifs mais les faits, préalablement consignés dans les carnets de notes d'Albert, sont bien réels, chacun pris isolément.

Cette chronique est une sorte d'assemblage de récits, de rhapsodie (on désignait ainsi une suite de morceaux épiques récités par des rhapsodes dans l'antiquité).

Aujourd'hui ce terme désigne un genre musical... Mais je trouve que le mot est approprié dans ce cas et puis il est tentant de le prononcer avec sa sonorité de l'est (cf. Rhapsodies Hongroises de Liszt...).

Synopsis : au cinéma : récit très bref qui constitue un schéma de scénario dans Le nouveau Petit Robert 2008.

Le découpage alternant chapitres chiffrés avec les « Synopsis » m'a intriguée dans ce roman... Pour moi, synopsis représente une partie inachevée, le plan d'un film...

Albert m'a confié qu'il avait réservé ce titre à des récits justement plus cinématographiques, sorte de moments où le temps s'arrête pour écouter...

La Structure : pour moi, il y a 4 parties...

I. pp.7-21 :

II. « les monstres assassinent Mati Rea »

La première partie du récit raconte le meurtre de Mati Rea, un journaliste qui se sait condamner à être massacré par la mafia. Il a une vision récurrente : son grand-père qui lui dit : « Tu m'as bien manqué, Mati. Pourquoi ne viens-tu pas ? On parlera des fleurs et des étoiles comme à l'époque de ton enfance ».

Il y a cette scène aussi, très difficile à soutenir où Miral, le narrateur décrit son rapport au cadavre de son ami! (je pensais la faire lire mais elle est insoutenable).

« Les monstres » comme les appelle Mati sont définis plus précisément lorsque d'autres victimes parlent... et subissent le même sort que lui... J'y reviendrai en écho dans la troisième partie de la structure III. pp.22-147 : « Flash-back sur les affaires mafieuses et la fuite de Mati et Miral »

IV. **Deuxième partie** ou FLASH BACK est la plus longue.

Miral y raconte les menaces qui pèsent sur Mati et lui, suite aux articles engagés qu'ils publient dans le cadre d'une affaire de pédophilie.

Manyola, l'avocate des deux enfants victimes du pédophile, et qui apparaît dans les interviews de nos compères journalistes, est violée.

Les deux hommes sont finalement obligés de quitter le territoire pour échapper à la mort!(lecture 2. p.35 : on y voit que l'avocate ne craint pas de se mouiller !)

C'est ensuite la longue descente aux enfers des 2 journalistes atterrissage dans tous les sens du terme, perte d'identité, de sens à la vie (lecture 3. p.100 : j'invite Albert à expliquer ce qu'il entend par « gazelle » ou milieu d'un troupeau de « vaches hollandaises »).

Et puis il y a l'obligation d'obtenir le statut de réfugié, la découverte d'un autre type de « mafia », la rencontre d'une femme qui a tout perdu et de l'assassin qui « gagne »...

(Lecture 4 pp.116-117 : les figures de style y sont très présentes : métaphores décrivant extérieur et intérieur du CGRA ; le crocodile affamé ; métonymie : la ruine humaine ; l'ironie : la démocratie est une farce)

Les demandes de Mati et Miral sont refusées faute de preuves tangibles des menaces, alors que l'assassin se voit accorder la « recevabilité » de sa demande le retour au pays et la mort inévitable pour Mati !

V. pp. 147-165 : « Révélations sur les groupes de Mafia : les victimes ont laissé des traces »

Les monstres », parole que clame Mati en prélude à son assassinat à la toute première page du livre.... Ces paroles, nous les comprenons mieux lorsque d'autres victimes parlent... et subissent le même sort que lui...

Voici donc en écho au ressenti de Mati qui va mourir :

- une avocate, Manyola, un peu trop ouvertement révoltée contre la mafia, a été violée... Mais outre le témoignage donné de son plein gré aux journalistes, il y a celui qu'elle a donné en direct à Mati lors d'une rencontre amicale et que celui-ci a enregistré en cachette ;

c'est de celui-ci, qui donne de nombreuses informations sur les deux réseaux rivaux de la mafias : le Cartel qui travaille main dans la main avec l'état et celui des fondamentalistes : c'est ce que découvre Miral dans cette partie du roman via le bloc-notes de Mati.

- **un italien**, agent de service secret, qui se fait passer pour un agent immobilier, fourrera son nez dans les affaires des deux clans mafieux rivaux et sera assassiné !

Cette partie est essentielle pour comprendre le fonctionnement mafieux en Albanie et dans une bonne partie du monde, les récits des deux témoins, allant crescendo dans la gravité des faits puisque l'italien accueille dans sa piscine les têtes des mouvements rivaux : le fait qu'ils soient dans cette situation, en maillot de bain, révèle leurs amulettes redoutables, bouts de doigts et bouts d'oreilles, signatures de leurs crimes : en effet, Miral se souvient qu'il manquait un bout d'oreille au cadavre de Mati et peu même élucider de quel clan est venu le coup : les intégristes !

On se dit qu'il faut être fou pour oser s'introduire comme le fait l'italien, dans de telles bandes...

C'est ce que m'a confirmé Albert... Il faut être fou et jeune ! Il ne le ferait plus aujourd'hui !

VI. Epilogue : la corruption atteint la rédaction du journal...

La corruption semble avoir atteint son point de non-retour en contaminant la presse !

Sexe et consommation régissent également notre source d'information...

Et nous voilà condamnés à voir les informations passées sous les filtres... Et l'état se resserre complètement...

EXTRAIT

Deux jours avant de mourir...

Il m'avait dit qu'il ne lui restait plus que quelques jours à vivre. « Les gars de la mafia ne vont pas m'épargner. Ils vont me massacrer en plein milieu de la rue », murmurait-il tard le soir, assis à son bureau, les yeux noyés dans son verre de cognac. Ceux qui allaient le tuer ne se cachaient-ils pas justement ici ? « Je fais sans cesse des rêves dans lesquels mon grand-père est toujours présent. Il me dit souvent : « Tu m'as bien manqué, Mati. Pourquoi ne viens-tu pas ? On parlera des fleurs et des étoiles comme à l'époque de ton enfance ». Il n'existe pas de mafia plus effrayante dans le monde que celle des Balkans. Les cerveaux peuvent être appelés sans hésiter : « Les monstres », continuait-il, en vidant le deuxième, le troisième et même le quatrième verre, allant jusqu'à sombrer dans un délire d'alcool.

Qu'est-ce que c'est que ce putain d'état, cet état confus qui n'est pas en mesure de défendre ses citoyens, disait-il, lorsque je le raccompagnais chez lui

en le tenant par le bras. Une fois rentré, il se précipitait à la toilette, vomissait tout ce qu'il avait bu et se couchait entouré des soins de sa fiancée Lédia Kolmi.

Le lendemain il me racontait la même chose :

« Hier soir j'ai fait un rêve. Mon grand-père m'a dit :

« Tu m'as bien manqué, Mati. Pourquoi ne viens-tu pas ? On parlera des fleurs et des étoiles comme à l'époque de ton enfance ».

Son grand-père était mort depuis une quinzaine d'années !

Le téléphone sonna en pleine nuit, comme une malédiction. Diable ! Qui s'est mis au lit avec les démons ne s'endort pas, marmonnai-je entre mes dents.

Puis jetant la courtepointe par-dessus bord, je me levai en râlant, bien que je n'aie plus que dix minutes à dormir. Comme venue de l'enfer, une voix me cria à l'autre bout du fil :

– Mati Rea vient de rendre l'âme ! Ils l'ont criblé de balles. Va sur le lieu du crime et prépare-nous l'information !

C'était la voix du rédacteur en chef.

Le cornet me collait à la main. J'étais presque figé sur place.

– Impossible ! hurlai-je, avant de me mettre à pleurer comme un enfant.

Une haine pareille à celle d'un fauve s'éveillait en moi à l'égard des assassins. Alarmée par mes cris, ma

mère ouvrit la porte de ma chambre, puis après avoir jeté un regard à ma femme, figée au lit, elle aussi, elle demanda :

– Que se passe-t-il mon fils ?

Comme je sanglotais, je ne pus lui répondre sur-le-champ. Puis reprenant mon sang froid :

– Mon meilleur ami a été tué il y a à peine quelques minutes.

Bien qu'enfoui dans le brouillard du sommeil, j'avais entendu des coups de fusil au loin. Pourtant, je n'avais pas pu ouvrir les yeux. La journée avait été rude, j'avais besoin de repos.

Il y avait à peine une heure que je l'avais quitté. Ce soir-là, on avait travaillé jusqu'aux heures tardives. Il m'avait dit qu'il n'avait pas l'intention de prendre son cognac habituel, comme chaque soir en guise de somnifère. Il voulait rentrer chez lui.

Et maintenant dans ma tête, tournait une terrible pensée : « Mati Rea ne vit plus ».

Je me mis à penser au temps où j'avais fait sa connaissance. Même si je vivais des milliers de vies, je ne rencontrerais jamais plus un ami aussi sincère que lui. Comme un couteau perçant jusqu'à l'os, les mots prononcés par Martin Konti lorsqu'il me l'avait présenté trois ans auparavant me revinrent à l'esprit.

– Je te présente un homme pas comme les autres, m'avait-il dit, lorsqu'on s'était assis à la table dans un coin du local des journalistes.

– Ici, nous sommes tellement semblables que ça

en devient monotone, dis-je, avec ironie. Je suis content de rencontrer quelqu'un de différent.

Mati Rea se montrait vraiment l'homme le plus courageux que j'aie connu dans ma vie. Et maintenant, après tant d'années, il me fallait faire un rapport sur son assassinat macabre pour le journal auprès duquel il était intervenu afin que je sois engagé.

« Aucune consolation n'a de valeur lorsqu'on perd un ami sincère et honnête », pensai-je, la mort dans l'âme.

Puis je sortis de l'appartement en claquant la porte derrière moi.

J'entendais les sirènes des voitures de police réveiller la grande ville parce qu'un journaliste exécuté par la mafia ne vivait plus !

*
* * *

– Les assassins lui ont tiré vingt-trois balles dans la poitrine, cria une voix dans la foule des badauds qui, comme à leurs habitudes en cas de crimes, s'étaient rassemblés pour assouvir leur curiosité.

Je fendis à grand peine cette barrière humaine et réussis enfin à m'approcher du lieu encadré de bandes bariolées rouges et blanches. La chaîne des policiers réagissait de temps à autre nerveusement contre la foule en faisant reculer les plus téméraires venus se gaver du malheur des autres.

« On s'est tiré de la dictature communiste. Maintenant, on est en train de tomber sous celle de la mafia », dit par dessus les mugissements tristes de la foule, la voix d'un journaliste de la télévision transmettant en direct du lieu du crime.

– J'ai vu les assassins, ils sont descendus d'une voiture type BMW. Ils ont attendu qu'il se gare. Lorsqu'il est sorti à pied du parking, ils lui ont tiré dessus avec des kalachnikovs depuis l'autre coté de la rue, raconta un jeune homme à coté de moi.

– Pouvez-vous nous décrire leur allure ? demanda un reporter du journal local.

– Deux hommes de grandes tailles. Ils étaient vêtus de vestes en cuir noir et portaient des masques.

– Comment a réagi la victime à leur vue ? Y avait-il d'autres personnes dans la rue ?

– Il a compris qu'ils allaient tirer sur lui. Il a voulu se retourner afin d'entrer à nouveau dans le parking. Mais comme les deux tireurs l'avaient toujours en mire, ils ont tiré sur-le-champ en rafales successives. En ce qui concerne les gens, il y en avait quelques-uns, ceux qui étaient sortis des clubs des environs du lieu du crime. Quant à moi, je me trouvais ici par hasard. Je venais de quitter ma fiancée pour rentrer chez moi. Il a hurlé de douleur lorsqu'ils ont tiré sur lui. Il est encore resté debout quelques secondes puis il s'est effondré. C'était terrifiant de regarder les flots de sang s'échappant de sa poitrine percée de balles.

– Est-ce qu'il a dit quelque chose ? A-t-il

demandé de l'aide ? Êtes-vous intervenu ?

– Non. Mais juste avant de rendre l'âme, il a murmuré d'une voix presque inaudible : « Ils m'ont eu, les salauds ! »

Quelqu'un se détacha de la foule et se tourna vers moi.

– La police collabore avec les criminels, dit-il, à voix basse, de façon à ne pas être entendu par les policiers plantés un peu plus loin.

Quelques minutes auparavant la police l'avait contrôlé sous prétexte de port d'arme illicite.

– J'ai vu tout ce qui s'est passé depuis la fenêtre de mon appartement.

– Puis-je citer votre nom ? lui demandai-je, à brûle-pourpoint.

– Je n'ai pas l'intention de mettre ma candidature comme député aux élections pour l'enfer, mon vieux, hurla l'homme anonyme, en s'éloignant.

Instinctivement je regardai ma montre. Il était deux heures du matin. La première idée me venant à l'esprit fut d'aller rejoindre un groupe de journalistes resté à l'écart des policiers et de la victime. Mais un employé du service de la sûreté m'en empêcha. Je dus lui montrer ma carte de presse pour pouvoir m'avancer. J'étais comme sur des charbons ardents. Je sortis avec peine mon carnet de notes et mon dictaphone de ma serviette, tandis que certains employés de la criminelle achevaient les derniers examens sur le lieu du crime et ramassaient les

douilles des balles. Le chef du commissariat fit signe aux journalistes qu'il avait quelque chose à leur dire. En un instant, les médias firent cercle autour de lui. Les flashes des appareils commencèrent à crépiter dans le clair-obscur de la nuit.

– Quelle importance ont vos dires monsieur le Chef ? Aucune déclaration ne justifie votre travail. Les criminels se baladent sous votre nez. Vous êtes leur compère ! En plus, vous vous mettez davantage en faute en ne nous laissant pas nous approcher du corps de notre collègue assassiné. Les balles tirées dans sa poitrine sont la seule déclaration valable de cette nuit ! Elles démontrent la prédominance du crime dans notre société. Cette prédominance mène à la tombe ceux luttant contre les bassesses de ce monde, continuai-je, à haute voix. Vos déclarations ne sont rien d'autres que des salades ! Les malfrats se promènent tranquillement au lieu d'être arrêtés.

– Tu as bien fait de lui dire cela, me dit à l'oreille, la correspondante de l'AFP en train de filmer avec son collègue de la BBC, le chef de la police demeuré coi, devant cette attaque verbale.

En apparence, il ressemblait à quelqu'un souffrant d'une crampe. Pour lui, tout s'était passé de manière imprévue.

– Je comprends votre ressenti et votre douleur, se justifia-t-il, On a tué un journaliste. C'est quelque chose de révoltant. Je suis très peiné de ce qui vous arrive. Mais mon devoir est d'informer le public.

– C’est nous qui allons informer le public, intervint quelqu’un d’une voix arrogante.

Il voulut me dire quelque chose, puis il se ravisa au dernier moment. Ensuite, il jeta les yeux vers le corps du défunt couvert d’un linge en satin blanc brillant tantôt sous les flashes des appareils innombrables, tantôt sous la lumière des projecteurs des caméras de la télévision pour s’éteindre finalement dans le clair-obscur lunaire. Je ne pouvais m’empêcher de regarder la lune pleine, darder impitoyablement ses rayons d’argent froids et mortuaires sur ce lieu de mauvais augure.

– Laissez-les regarder leur collègue assassiné, dit-il, en pointant du doigt en direction de Mati Rea.

Le groupe de journalistes s’élança aussitôt.

Deux employés de la criminelle enlevèrent la toile blanche couvrant le défunt et nous dévoilèrent le monde sauvage du crime ainsi que son esprit d’enfer.

Il était tombé les bras en croix, le visage dirigé vers les étoiles, immergé dans la flaque de son sang alors qu’il traversait la rue, juste sur les lignes blanches pour piétons, à une distance de trois cents mètres de son domicile. La paume de sa main était déchiquetée et paraissait avoir voulu retenir l’élan des balles. Dans le froid de ses yeux ouverts, se souvenant des dernières images des criminels, rayonnaient deux petits clairs de lune. Happé par ce regard terrifié, j’ai demandé à un des employés de la télévision de l’éclairer avec le projecteur qu’il tenait à la main. Puis